

**« Penser la conscience aujourd'hui.
Un point de vue anthropologique sur la question »**

Le colloque départemental annuel du
d'anthropologie de l'Université de Montréal

Vendredi, le 17 avril 2009
Université de Montréal, 3150 Jean-Brillant
Pavillon Lionel-Groulx, 3^{ème} étage
Salle Marius-Barbeau (C-3061)

Résumés des communications

Layla AbdelRahim

Doctorante

Département de littérature comparée

Université de Montréal

layla.ar@gmail.com

Conscience, Consciousness and Scientific Knowledge or the Evolution of Idiocy: Problems of Natural and Cultural Selection.

Consciousness is the awareness of the self and the world and is directly related to conscience, since what we do depend on «what» and «how» we know. Language mediates this knowledge built with the classificatory method of science, in which the category «human» is problematic, because it affects scientists and people to know the world in a hierarchical and disconnected order. The Russian physiologist, Ilya Arshavski, studied the effects of humanism on the physiological, mental, and moral fabric of people and concluded that conscience and consciousness are drastically eroding and threaten to doom not only the human species, but the wild world at large. Species, says Arshavski, survive through cooperation and mutual aid; competition and greed threaten and create a hostile environment. The effects of the globalism of civilisation and the resultant extinction of thousands of species illustrate Arshavski's point and call for an urgent re-examination of anthropology.

Karine Bates

Professeure adjointe

Département d'anthropologie

Université de Montréal

karine.bates@umontreal.ca

La conscience de l'injustice comme dénominateur commun des expériences humaines?

Devant la pluralité des symboles de justice dans les sociétés humaines, l'ethnologie doit-elle renoncer à l'idée de la présence universelle non pas d'un droit commun mais d'une forme de conscience sentie et vécue qui serait articulée à travers une diversité de discours sur l'injustice? À travers une revue des principaux thèmes étudiés en anthropologie juridique, l'objectif sera de proposer des pistes de réflexion sur l'apparent conflit entre pluralisme juridique et la quête – apparemment universelle – de maintenir l'ordre social.

Bernard Bernier

Professeur titulaire

Département d'anthropologie

Université de Montréal

bernard.bernier@umontreal.ca*Invention et créativité. Réflexions sur les limites de l'anthropologie.*

L'anthropologie et les autres sciences sociales conçoivent les inventions ou les découvertes, donc le fruit de l'imaginaire ou de la créativité des humains, non pas dans leur production elle-même, mais dans leurs effets. Les sciences sociales analysent donc les effets de la créativité et non son processus, sauf dans le cas des créations collectives, comme dans le *brainstorming*. Mais même dans ce cas, ce sont les interactions sociales plus que le processus créatif qui est pris comme objet d'étude. Un auteur, Cornelius Castoriadis, s'est penché sur ce problème et y a apporté des solutions que me semblent intéressantes mais partielles. Ma présentation va donc se pencher sur cette question, en essayant de proposer des solutions possibles, en lien avec l'étude du fonctionnement du cerveau humain.

Gilles Bibeau

Professeur titulaire

Département d'anthropologie

Université de Montréal

gilles.bibeau2@sympatico.ca*Le sujet cérébral s'achève dans le sujet parlant. Un point de vue anthropologique sur la conscience.*

Les avancées de la génomique et des neurosciences nous forcent à reposer la question de l'humain autrement qu'on l'a fait dans le passé, même dans un passé récent. Qu'y a-t-il d'humain dans l'humain ? Comment se fait-il que la conscience (le sens du moi, les émotions, la moralité) puisse surgir au cœur de structures physiques et chimiques ? Peut-on penser que la conscience sera un jour atteignable, cartographiable, à travers les scans par exemple ? Après Edelman, Kandel, Changeux et Rose, on peut sans doute soutenir que notre conscience se situe hors de l'espace cérébral, qu'elle est déposée dans la parole que nous disons et qu'elle est constamment projetée en dehors de nous comme dans une tentative jamais achevée pour devenir transparente à elle-même et pour se faire sociale en se disant, de manière toujours inadéquate, aux autres. Le sujet cérébral s'achève, s'exprime et se dit sans cesse dans un sujet parlant à d'autres, inscrivant ainsi d'une manière primordiale le sujet parlant et le sujet social dans le sujet cérébral. Et cette parole constamment adressée impose l'obligation de l'écoute. Je m'interrogerai sur les développements récents des études sur le cerveau du point de vue de l'anthropologie bioculturelle.

Valérie Bloch

Doctorante

Département d'anthropologie

Université de Montréal

viens_naitre@yahoo.ca

Parler de conscience aujourd'hui, est-ce encore opposer la matière à l'éther, le sens propre au sens figuré, le corps à l'esprit ?

Une façon d'aborder la question de la conscience aujourd'hui est de se demander quelle place elle occupe dans le champ de la recherche scientifique et de ses applications en médecine. À l'aube des réalisations annoncées en nanosciences qui laissent entrevoir un créationnisme d'un genre nouveau, celui de l'homme par l'homme, et à l'heure où le paradigme scientifique prend des allures hégémoniques, il apparaît urgent de nous interroger sur le terme de conscience en lien avec la survie de notre espèce. Procédant d'un point de vue anthropologique critique issu d'une double trajectoire inscrite à la fois dans le champ de la médecine et dans celui d'une pensée ancrée dans une tradition située aux antipodes, celle des Lettrés en Chine, je souhaite éclairer de façon oblique les paradigmes qui soutendent les théories scientifiques et leurs applications.

Éric Bordeleau

Doctorant

Département de littérature comparée

Université de Montréal

icebord@hotmail.com

Authenticité fantastique et décréation littéraire ou le présent vivant de l'anthropogénèse.

La question anthropogénétique est au cœur de l'œuvre de Giorgio Agamben et de Peter Sloterdijk. S'inspirant tous deux de l'héritage heideggérien, ils élaborent chacun à leur manière une pensée du devenir humain qui problématise radicalement le positivisme larvé de la plupart des approches humanistes et scientifiques – « positivisme qui constate l'être humain pour pouvoir d'autant plus sûrement oublier son extase » (Sloterdijk). Dans cette présentation, nous nous proposons de mettre en évidence la dimension intrinsèquement « littéraire » ou langagière de l'événement anthropogénétique telle qu'elle se présente chez ces deux auteurs. Chez Sloterdijk, la pensée de l'anthropogénétique prend la forme d'une « reconstruction fantastique » soucieuse d'intégrer à la fois les derniers développements scientifiques et une certaine « grandeur » propres aux récits mythiques ou théologiques. Chez Agamben, la philosophie et la littérature sont le lieu « d'opérations anthropogénétiques » dont il ira jusqu'à dire qu'elles sont tout aussi décisives que la libération de la main dans la station debout pour le primate ou la transformation des pattes antérieures du reptile qui l'ont amené sur la voie d'un devenir-oiseau. En dernière analyse, il s'agit pour l'un comme pour l'autre, quoique de manière sensiblement différente, de penser l'événement anthropogénétique au présent, dans le vif de son actualité biopolitique.

Ariane Burke

Professeure titulaire

Département d'anthropologie

Université de Montréal

a.burke@umontreal.ca*Évolution de la « modernité » : phénomène biologique ou sociale?*

L'apparition du comportement moderne est-elle corrélée avec l'apparition de notre espèce? La transition entre le Paléolithique moyen et supérieur marque une rupture dans le registre archéologique longtemps considérée comme le signal de l'apparition du comportement moderne et, par association, de notre espèce. Or, des découvertes récentes prouvent que notre espèce apparaît dès 160 Ka en Afrique. Ces découvertes mettent-ils en doute le lien entre biologie et comportement? C'est bien là la seule explication pour l'expression inélégante (et pourtant courante) : *Homo sapiens* « anatomiquement moderne » et sa contrepartie, *Homo sapiens* « comportementalement moderne ». Nous explorerons la notion de « modernité » et ce que les registres archéologiques et paléontologiques eurasiatiques et africains peuvent nous indiquer au sujet de son apparition.

Suzana Raluca Burlea

Doctorante

Département de littérature comparée

Université de Montréal

suzana.raluca.burlea@umontreal.ca*The Ethics of the Differential Voice*

In the social sciences, illness narratives have been among the privileged descriptors, and at the same time operators, where scholars have retrieved the embodied and intersubjective dimensions of suffering. However, though the temporal structure of narratives is closely related to the problem of remembering and memory, the pervading interest is oriented towards the embodied condition of the sufferer, and less towards how one can relate to a disrupted remembering that turns into a disturbed lived time, and a disturbed lived story of the embodied self. It is significant to note the distinction made by A. Frank (1995) between the disturbance of “remembering” and the disturbance of “memory”. For him, it is only “memory” that can bare the weight of moral significance, as memory elicits the coherence of self. Illness affects memory so far as the sufferer is not able to give meaning to the past from the perspective of the present illness, and a blurred vision of the future. Finally the past is experienced as a painful incoherent present: “the illness experiences that are being told are unassimilated fragments that refuse to become past, haunting the present.” (ibid., p.60). Structured by storytelling, memory appears to be a means of restoring the sense of coherence that is threatened by illness. For Frank, storytelling is equivalent to the storyteller's witnessing of his/her own condition, and reaching the readers as a community of witnesses to his/her experience. But what about experiencing oneself as an impossible storyteller whose memory is affected in its remembering capacity? What about a lived time where past, present and future lose not only their chronological sequencing, but the very quality of having ever been experienced or awaiting to be being experienced. In the context of an alarming increase in the incidence of Alzheimer's disease and brain cancer, we are confronted more and more with the

prospect of the loss of memory, not only as the loss of narrative coherence, but also as the loss of remembering. What are at stake are not only the narrative structure of memory, but also what A. Cavarero (2000) calls *spontaneous acts* of telling the story of self, the “familiar experience of a narratability of the self” (p. 34), “the self-sensing [*assaporarsi*] of the self as narratable” (p. 35). Thus, illness narratives, if they relate to us the suffering other, have to be examined as operators of the intersubjective relation that can give access to a forgotten dimension of suffering, the loss of memory as remembering, as narratable self, and as an embodied and discursive self. The focus of our analysis will be cast upon Frank Davey’s diary *How Linda Died* (2002) as the “differential voice” struggling to retrieve and reconstruct a differing impossible narrator affected by brain cancer.

Bernard Chapais

Professeur titulaire

Département d’anthropologie

Université de Montréal

bernard.chapais@umontreal.ca

Le choix de l’anthropologie : la congruence inter-disciplinaire ou l’obsolescence.

L’anthropologie socioculturelle évolue en vase close par rapport aux données et concepts de la biologie et de la psychologie depuis plus de 100 ans. Elle le fait explicitement et intentionnellement sur la base de divers arguments empiriques, théoriques et épistémologiques. Or chacun de ces arguments est profondément erroné. L’isolement disciplinaire de l’anthropologie est possiblement la principale source de son marasme théorique séculaire. Étant donnée la complexité de son objet d’étude – la variation culturelle – l’anthropologie n’a d’autres choix que de confronter ses théories à celles de la biologie et de la psychologie sans quoi sa nature descriptive et interprétative la condamne à l’obsolescence.

Laurent Descarries

Professeur titulaire

Département de Pathologie et biologie cellulaire

Faculté de médecine, Université de Montréal.

laurent.descarries@umontreal.ca

Le « Naturalisme biologique » de John Searle

Le « Naturalisme biologique » est le nom que le philosophe américain John Searle a donné à son approche du problème traditionnellement considéré comme celui du corps et de l’esprit. Il s’agit d’une théorie des états mentaux en général, mais qui s’applique aussi comme théorie de la conscience. Searle dit y être arrivé à sa manière habituelle de travailler: oublier l’histoire philosophique du problème et se rappeler de ce qui est connu comme un fait. Pour lui, toute théorie philosophique doit être compatible avec les faits. Il est possible que ce que l’on tient pour un fait s’avère ne pas en être un, mais il faut partir de la meilleure information disponible. Cette théorie sera présentée sous forme de traduction libre d’une partie du chapitre de Searle intitulé « Biological Naturalism », dans *The Blackwell Companion to Consciousness*, Velmans & S. Schneider (éditeurs), Blackwell Publ., Malden, MA, 2007, pp. 325-334.

Benoît Dubreuil

Chercheur postdoctoral
Département de philosophie
Université du Québec à Montréal
benoitdubreuil@hotmail.com

*Comment enquêter sur l'évolution des comportements symboliques ?
Remarques épistémologiques sur la pratique des paléosciences cognitives.*

À un moment dans l'évolution humaine, nos ancêtres ont commencé à attribuer à des objets une valeur symbolique, c'est-à-dire à leur attribuer collectivement la fonction de représenter un objet, une personne, une fonction sociale ou un autre concept abstrait. Quel processus évolutif a permis l'apparition de ces comportements ? Comment peut-on construire des hypothèses évolutives et les évaluer ? Cet exposé sera de nature essentiellement épistémologique. J'y discuterai les problèmes qui surgissent lorsqu'on cherche à expliquer l'apparition des premiers artefacts symboliques. Dans un premier temps, je présenterai un rapide survol du débat archéologique sur l'apparition des premiers comportements symboliques. Dans un deuxième temps, j'expliquerai comment la psychologie du développement, la psychologie comparée et les neurosciences doivent être utilisées pour construire des scénarios évolutifs permettant d'éclairer, voire de guider, la recherche paléoanthropologique. Si l'explication des premiers comportements symboliques soulève des problèmes importants, je soutiendrai que ces problèmes ne sont pas fondamentalement différents de ceux observés dans d'autres domaines de recherche consacrée à l'étude des phénomènes biologiques complexes.

Vincent Duclos

Doctorant
Département d'anthropologie
Université de Montréal
vincentduclos@yahoo.ca

La coproduction du social et du scientifique : quelle place pour l'anthropologie ?

En prenant pour base l'idiome de « coproduction » mis de l'avant par des auteurs tels Jasanoff, Reardon et Rajan, je souhaite interroger les espaces d'articulation entre la production du social et celle du scientifique. Discutant entre autres les travaux de Pierre Bourdieu et Ian Hacking sur la science, je poserai la nécessité pour l'anthropologie de s'ancrer dans une solide réflexion épistémologique pour mieux mettre en valeur sa contribution. Je prendrai l'exemple du nécessaire engagement de l'anthropologie dans les débats entourant la biologisation de la psychologie et des troubles de l'esprit. Dans son rapport au social, la psychiatrie est un bon exemple du nécessaire dépassement d'une rationalité axée sur des dichotomies entre le biologique et le sémantique, le scientifique et le social, le subjectif et le structurel. Le rôle de l'anthropologie n'est certainement pas de déterminer la véracité des faits scientifiques, mais plutôt d'en examiner la teneur épistémologique et la pertinence sociale. Pour ce faire, elle doit se doter des concepts nécessaires et dépasser certaines dérives de la réflexivité postmoderne.

Florian Ferrand

PhD, philosophie, UQAM

Chargé de cours en philosophie et sciences de l'environnement

Université de Québec à Montréal

Université de Sherbrooke

florian.ferrand@laposte.net

Comment ne pas trouver la conscience : plaidoyer pour l'anthropocentrisme.

Comment la faculté de conscience a-t-elle évolué ? Cette question, qui a constitué l'impulsion initiale de mon travail de doctorat, est celle que nous ne poserons pas. L'histoire de cette recherche est en effet celle d'une réorientation vers un certain anthropocentrisme. L'étude évolutionniste n'est malheureusement pas cette épistémologie miraculeuse qui permettrait de se distancier de ce point de vue humain. Alors, c'est en se tournant résolument vers les spécificités de notre espèce, en s'appuyant sur une définition radicale de son unicité, que j'ai formulé une proposition pour cerner sa nature. Je la caractériserai par un développement ontogénique étendu, par la flexibilité que cela instaure, et finalement par une posture de changement que je présente comme notre caractère unique et central. Finalement, pour y retrouver la conscience, comme un aspect de ce rapport distancié, changeant et constructif du monde humain.

Suzanne Major

Doctorante en anthropologie

Chargée de cours en éducation petite enfance

Université de Montréal

suzanne.major@umontreal.ca

Pourquoi les bébés sourient aux anges. La conscience pré verbale chez les tout-petits.

La conscience en soi, la conscience de soi et la méta conscience se produisent à des âges bien différents. L'être humain lorsqu'il a à peu près 3 mois émet des sons et produit des gestes signifiants mais imperceptibles, sauf pour sa personne d'attachement, et à son calme ou parfois à son plaisir agité, signale qu'il a conscience que le besoin sera assouvi. C'est l'assurance que produit la connaissance. C'est vers 3 ans que le petit a conscience de lui-même et sait enlever la peinture sur son propre nez plutôt que sur le nez de son reflet dans un miroir. Il a conscience de lui-même. Ce n'est que vers 7 ans que l'être humain sait reconnaître qu'il est dans une "zone proximale de développement" (Vygotsky, 1978) et qu'il a sur le bout de la langue ou si je peux dire sur le bout de la pensée, l'avènement de la compréhension. Comprendre ce qu'est qu'être conscient se produit beaucoup plus tard. Cela nécessite des habiletés bio-cognitives, la maîtrise de connaissances et une motivation certaine. Peut-on étudier la conscience pré-verbale chez les tout-petits ? La symbiose personne d'attachement-enfant joue-t-elle un rôle dans le développement de la conscience ? Que dire de la bioconscience ? Est-elle au bout de la méta-conscience ?

Jacky Vallée

Doctorant

Département d'anthropologie

Université de Montréal

jackyvallee@gmail.com

Sexe, genre et cerveau : Lien biologique, social . . . ou les deux?

Les études scientifiques sur les questions d'identité sexuelle font soit appel aux gènes et aux hormones, soit à la culture et la société pour expliquer ce phénomène. Le débat « nature versus nurture » est encore plus complexe dans les recherches sur les personnes transgenres ou transsexuelles, où il y a souvent une tentative de simplifier un phénomène extraordinairement complexe. Je propose, plutôt, de complexifier la question encore plus en tenant compte des divers processus à travers lesquels ces personnes prennent conscience qu'elles ne sont pas du bon sexe avant même d'avoir accès aux mots qui pourraient exprimer leurs identités. Mon but est de me pencher sur la complexité des liens entre le sexe, le genre, le cerveau et le symbolique tout en situant la question à l'entrecroisement du biologique et du social. Je propose qu'une réflexion sur ce processus puisse éclairer le rôle de la conscience humaine dans l'identité sexuelle et que cette réflexion doit se faire au croisement de l'anthropologie et de la psychologie.